Document généré le 11 oct. 2024 23:26

Cahiers de géographie du Québec

George, Pierre (1980) *Sociétés en mutation*. Paris, Presses Universitaires de France, 125 pages (Collection Que sais-je? No 1852)

Ludger Beauregard

Volume 24, numéro 63, 1980

URI : https://id.erudit.org/iderudit/021492ar
DOI : https://doi.org/10.7202/021492ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)
1708-8968 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Beauregard, L. (1980). Compte rendu de [George, Pierre (1980) *Sociétés en mutation*. Paris, Presses Universitaires de France, 125 pages (Collection Que sais-je? No 1852)]. *Cahiers de géographie du Québec*, *24*(63), 476–477. https://doi.org/10.7202/021492ar

Tous droits réservés © Cahiers de géographie du Québec, 1980

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

À cet égard, on peut regretter que Kish n'ait pas davantage insisté sur le concept d'échelle qui lui aurait, sans doute, révélé que la carte-instrument est à grande échelle quand il s'agit de représenter un milieu d'action mais il s'agit aussi d'une image de ce milieu.

La carte-image est à petite échelle, en général, elle doit frapper pour mettre en évidence tel ou tel élément. Pourtant elle n'en demeure pas moins un instrument, souvent l'instrument d'un pouvoir abstrait ou d'une idéologie.

Il aurait été intéressant d'insister également sur les projections et le rôle qu'on peut leur faire jouer dans la propagande politique.

Quoi qu'il en soit, ce livre est utile pour une première prise de contact avec l'histoire de la cartographie qu'il ne faut pas confondre avec l'histoire de la géographie.

Par ailleurs, ce livre a le mérite de faire découvrir des documents auxquels il n'est pas facile d'avoir accès et enfin il réjouit l'oeil du point de vue esthétique tout en apprenant à identifier correctement une carte. N'est-ce-pas déjà beaucoup ?

Claude RAFFESTIN
Université de Genève

GEORGE, Pierre (1980) **Sociétés en mutation.** Paris, Presses Universitaires de France, 125 pages (Collection Que sais-je ? n° 1852).

Ce récent « Que sais-je ? » de Pierre George remplace le précédent qui portait le titre de *Géographie sociale du monde* et dont la première édition a paru en 1945. Il s'agit toujours d'un panorama des diverses sociétés du monde mais avec la différence que cette fois l'auteur remplace la description par l'analyse des mécanismes et des tendances sans toutefois aller jusqu'à la prévision. Depuis la Seconde Guerre mondiale, la plupart des sociétés ont traversé des crises de toute sorte et demeurent partout en mutation. À partir de cette constatation, Pierre George examine, dans une première partie, la mutation des sociétés industrielles et, dans une seconde, les sociétés des « pays en voie de développement ».

La fin des paysans, la concentration des ouvriers dans les villes, la montée des cols blancs ont accompagné la formation de la société postindustrielle (Galbraith) que l'auteur préfère désigner de post-prolétarienne. C'est une société protégée et assistée, fondamentalement urbaine et vieillissante, qui reste aux prises avec le problème de la croissance et d'un avenir incertain. Le modèle américain est à la fois exemplaire et aberrant. (p. 28) Voilà la plus puissante société industrielle du monde avec les effectifs ouvriers les plus bas en pourcentage dans la population active ! Les sociétés européennes ont par contre conservé un secteur agricole de même qu'un secteur secondaire relativement plus importants et leur secteur tertiaire s'amplifie plus lentement. Des sociétés britannique, allemande et italienne, la française répond le mieux au modèle moyen des sociétés occidentales tout en offrant la gamme de leurs inégalités mais en demi-teintes. (p. 50) Le problème de l'inégalité y est aujourd'hui plus « géographique » que proprement social, écrit l'auteur. Ce dernier brosse en quelques pages un brillant portrait de la société parisienne et de la société provinciale. La première partie du volume accorde aussi une place aux sociétés japonaise — la plus profondément marquée par l'industrialisation et l'urbanisation — et socialistes, notamment au modèle soviétique, dont l'objectif théorique reste une société distributive égalitaire.

Dans son introduction aux sociétés des « pays en voie de développement », Pierre George relativise le choc de la décolonisation — un épisode — en rappelant d'autres événements aussi importants, à savoir l'explosion démographique, la révolution technique et la répartition géographique des ressources indispensables aux sociétés industrielles. En considérant par exemple le dernier facteur, on peut déjà distinguer un « tiers monde » relativement riche d'un « quart monde » de plus en plus pauvre. L'auteur aborde ensuite l'étude de ces sociétés en s'appuyant sur la diversité des « systèmes » géographiques, qui couvrent des espaces plus ou moins étendus de la Terre. Défileront dans ce cadre « les systèmes sociaux, économiques et politiques des anciens empires coloniaux de l'Amérique latine; les structures naturelles morcelées du continent africain aux multiples ethnies et aux innombrables communautés linguistiques; les théocraties terriennes de l'Islam bousculées par les révolutions et par l'aventure pétrolière; les sociétés rurales traditionnelles du subcontinent indien et de la Chine sur lesquelles se projettent des structures dualistes ou une volonté d'unification totalitaire ». (p. 81-82) Or, l'évolution de ces sociétés n'est pas libre : elle supporte l'influence de la recherche d'un équilibre de forces par les deux grandes puissances mondiales.

En matière de conclusion, Pierre George proclame que tout change et plus vite que jamais. Quelles seront les sociétés de demain ? Seront-elles fondées sur la force, le compromis et l'assistance réciproque ? Le problème n'est plus d'ordre sociologique ou géographique, il est d'ordre politique. (p. 124)

Voilà un petit ouvrage synthétique, écrit de main de maître, une lecture instructive et fondamentale en géographie sociale.

Ludger BEAUREGARD
Université de Montréal

VOYER, Louise (1980) **Saint-Hyacinthe, de la seigneurie à la ville québécoise.** Québec, Libre expression, collection « Patrimoine du Québec », 121 p., 103 fig., bibl.

L'intérêt de la géographie pour l'art ancien n'est plus à démontrer : c'est à travers lui, souvent, qu'elle complète sa connaissance du passé, surtout quand il s'agit de l'habitat.

L'ouvrage de Louise Voyer permet ce type d'enrichissement. Bien documenté, abondamment illustré, il présente, avec d'étonnantes qualités pédagogiques, l'évolution urbaine et architecturale de Saint-Hyacinthe, depuis l'époque seigneuriale jusqu'à 1920.

Les préoccupations de l'auteur sont multiples : il ne s'agit pas seulement de passer en revue les témoins physiques et matériels de cette évolution, mais également de cerner les forces et les influences qui les ont fait naître aux plans géographique, démographique, économique, technologique, social et culturel. Il en résulte un effort de synthèse que traduit la structure même du volume en deux parties distinctes axées, l'une sur l'étude chronologique et circonstanciée du développement urbain, l'autre, sur la présentation commentée des principaux édifices anciens de Saint-Hyacinthe.

Plusieurs thèmes ici peuvent intéresser le géographe : les étapes de développement des villes industrielles moyennes au Québec, le rôle des seigneurs et de la bourgeoisie locale dans l'aménagement de l'espace urbain, les types nouveaux d'habitat qu'introduit l'essor industriel des années 1880, etc. Aucun de ces thèmes, bien sûr, ne fait l'objet d'un développement particulier. Mais on en sent partout la présence et l'importance dans l'explication donnée de l'évolution du domaine bâti.

L'ouvrage s'amorce par une révision méthodique des facteurs qui ont fait la fortune de Saint-Hyacinthe : un site avantageux, reconnu et occupé dès 1757 par le seigneur Delorme, un développement rural accéléré, lié à la disponibilité de terres et à la forte croissance démographique du XIXe siècle, de bonnes communications régionales, favorisées d'abord par la voie d'eau, la route puis le chemin de fer (1848) et surtout, le développement sur place d'une bourgeoisie dynamique qui saura canaliser vers l'industrie le surplus de main-d'oeuvre des campagnes.

Dans l'espace, cette croissance se traduit par une extension et une spécialisation croissantes du territoire urbanisé. Aux aménagements du contexte pionnier succèdent d'abord les victoires de la société rurale, caractérisée par sa place du marché, son type bien particulier d'habitation domestique et ses édifices à valeur symbolique que l'on tend à reporter sur les hauteurs (manoir, église, institutions d'enseignement, moulins seigneuriaux, etc.). Viennent ensuite les manifestations les plus évidentes de la société industrielle avec ses usines, ses institutions financières, ses quartiers ouvriers, ses jardins et ses parcs publics et surtout ses résidences bourgeoises d'inspiration victorienne, dont on trouve d'excellents exemples dans la deuxième partie.

Si l'on en apprend beaucoup sur les styles architecturaux de l'époque, on en apprend tout autant sur la volonté de planification urbaine qui anime l'élite locale. Dès la fin du XVIIIe siècle, le plan de la ville se dessine, grâce aux concessions seigneuriales qui s'effectuent alors selon un ordre pré-défini. En 1844, un premier plan d'urbanisme est tracé, qui ne servira utilement cependant qu'après le grand incendie de 1876 qui détruit près des trois-quarts de la basse-ville. Deux ans plus tard, l'adoption du cadastre permettra la mise en oeuvre d'un premier plan de zonage destiné à fournir ses lignes directrices au vaste projet de reconstruction qui s'amorce.

Une allégation de l'auteur incitera ici à la réflexion, à savoir que la division orthogonale du territoire urbain résulte *d'une transposition de l'usage en France au Moyen-Âge, importé ici au XVIIIe siècle (et qui) a largement influencé l'organisation des villes québécoises (p. 20)*. Tout en reconnaissant la valeur d'une telle hypothèse, on peut se demander toutefois s'il ne s'agit pas plutôt d'une adaptation, mais à une échelle réduite, de la structure du rang, implantée en Nouvelle-France depuis